



Courcelles 1 N° d'agréation : P 202127

## Mensuel de l'ASBL « Le Progrès »

(pas de parution en juillet) – Dépôt: 6180 Courcelles Publication réalisée avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditeur responsable: Robert Tangre

Rue Julien Lahaut, 11 - 6020 Dampremy

Tél.: 071 30 39 12 Fax: 071 30 58 30

E-mail: robert.tangre@gmail.com Banque: BE17 0682 0138 1121

# **Nouvelles**

nº 241 - Janvier 2021

#### **Histoire**

La Garde Wallonne fournit des armes

Faits divers

John Reed : « Les dix jours qui ébranlèrent le monde »

Porte grande ouverte aux fugitifs de la Commune.

#### Société

La trahison des élites

Stopper Amazon avant qu'il ne soit trop tard

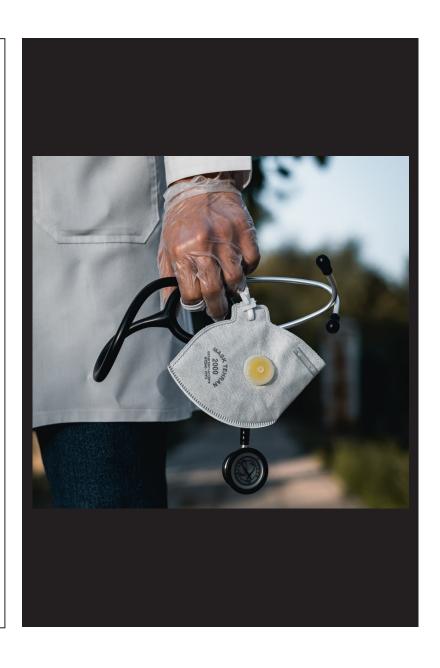
Ressources limitées, conflits interminables ?

#### **International**

Aucun système scolaire latino-américain

#### Libres propos.

La déglingue de notre enseignement?



#### **HISTOIRE**

sans suite.

d'arrêter?

# La Garde Wallonne fournit Halte! des armes

Une nuit d'encre. Une poignée d'hommes se concertaient à voix basse à proximité de la gare de Marchienne-au-Pont.

Deux promeneurs nocturnes vinrent grossir le groupe puis deux autres encore, un cinquième arriva seul. Des noms furent cités : J ..., A ..., F ..., A ..., Qu'est-ce donc là au milieu du groupe ? Un soldat allemand ? Non, c'est T ..., un partisan, qui, pour la circonstance, a revêtu l'uniforme feldgrau.

Il s'agissait, ni plus, ni moins de désarmer le détachement de la Garde Wallonne qui veillaient sur la gare de Marchienne.

T ... connaissant parfaitement la langue allemande, se fit accompagner d'un autre P.A. et tous, deux prirent le devant. Sur le pont situé à l'extrémité nord de la gare, deux sentinelles rexistes se tenaient coude à coude. Bien avant d'arriver à leur portée, T ... se mit à grommeler en allemand, des injures et des paroles

Haussant la voix et gesticulant comme un diable, T ... jeta le trouble dans l'esprit des sentinelles. La vue de l'uniforme allemand acheva leur confusion. Stupidement, les rexistes laissèrent les deux hommes s'approcher mais ils demeuraient en garde, les canons de leurs fusils à hauteur de poitrine. Crurent-ils qu'un Allemand voulait leur confier un civil qu'il venait

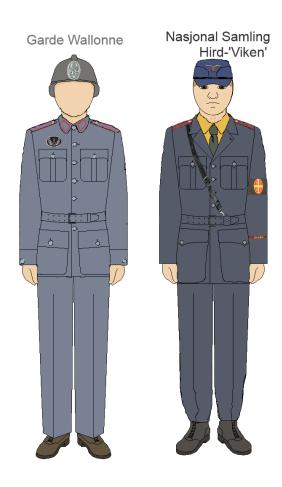
T ... déversait toujours son flot de patoles incompréhensibles. Bouche-bée, les G.W. attendaient. Encore un pas en avant... Là ... voici les deux partisans en position idéale. T ... toussota ... C'était le signal ... une ... deux ... Rapides comme l'éclair, deux poignes solides étreignirent en les faisant dévier les canons des fusils et deux révolvers furent appliqués sans ménagement sous le nez des traîtres.

« Lâchez ça! »

Hypnotisés par les pistolets, les rexistes abandonnèrent leurs armes et se mirent à trembler. Un sifflement presque imperceptible invita les autres partisans à



s'approcher puis la petite troupe s'en alla en toute sécurité vers le corps de garde. Les deux prisonniers bien encadrés n'en menaient pas large.



Un violent coup de pied projeta la porte à l'intérieur de la cabane et les partisans firent irruption en brandissant leurs armes de façon menaçante. Dix G.W. étaient là endormis, couchés tout habillés mais le ceinturon débouclé et la veste déboutonnée. Les partisans mirent d'abord la main sur les armes. En tout, quinze fusils furent rassemblés ainsi que deux révolvers, des grenades et des munitions en abondance.

Mis en appétit, les partisans raflèrent ensuite casques, baïonnettes, ceinturons, cartouchières. Tout ce matériel fut si rapidement évacué que les derniers P.A. se plaignirent de ne rien avoir à porter.

« Et les costumes ? On pourrait nous servir, émit quelqu'un. »

De l'idée au fait, il n'y a pas loin. Ordre fut donné aux G.W. de se déshabiller. Roulés en ballots, les costumes prirent le même chemin que les armes.

Le lendemain matin, un camion de la Wehrmacht

emmena l'escouade de mercenaires en tenue rudimentaire vers la prison de Charleroi. Sans doute, les gaillards s'estimaient-ils heureux d'avoir échappé au châtiment que les P.A. étaient en droit de leur infliger mais ils appréhendaient quand même l'accueil plutôt vert que leur réservaient les officiers du Grand Reich.

Le butin fut mis en sécurité chez de vrais patriotes : le père, P.A., la mère courrier et agent de renseignement. Avec quatre enfants âgés de trois à dix ans, le ménage s'augmentait encore de trois prisonniers russes évadés et d'un partisan vivant dans l'illégalité. De plus, l'histoire qui précède donne une idée plus complète sur la destination de la maison. Braves gens, va!

#### **Faits divers**

Après la destruction du pont du Ventaire, les Allemands se rabattirent sur les tramways vicinaux pour assurer leurs transports entre Mons et Charleroi. Les partisans ne purent tolérer longtemps cet état de choses.

Par une nuit claire, on vit D ... et ses fidèles P ..., E ..., R ..., R ..., M ..., A ..., I ..., et tant d'autres 'attaquer à la sous-station électrique du Marnier à Fontaine-l'Evêque. Trouvant les portes hermétiquement fermées, on eut recours à R ... qui, doué d'une force herculéenne, souleva une dalle de béton pesant plus de cinquante kilos et enfonça une fenêtre.

Les appareils électriques, dynamités avec méthode, furent complétement détruits mais la sous-station d'Anderlues suffisait encore à assurer le service exigé par les Allemands. Il n'en fallait pas plus pour attirer l'attention de nos patriotes.

Au cours de l'expédition qui s"ensuivit, nos hommes mirent la main sur une encaisse de 24.000 francs, somme qui fut versée intégralement au service assurant la répartition des subsides.

Comme à Fontaine-l'Evêque, tous les appareils sautèrent. Le trafic fut entièrement interrompu sur la ligne 90 jusqu'au jour de la Libération et cela ne fit qu'ajouter un profond désarroi dont l'armée allemande souffrait déjà.

Les hardis partisans dont nous venons de parler effectuèrent, on s'en doute bien d'autres sabotages : destruction des moteurs électriques et des compresseurs au puits n° 3 du charbonnage de Fontaine-l'Evêque, du

transport aérien aux charbonnages de Morlanwelz, etc.

Ils débarrassèrent aussi le pays de certains traîtres reconnus dont les agissements coûtèrent la vie à de nombreux patriotes. Qui ne se souvient pas de Blocks, chef de la Jeunesse Légionnaire, exécuté dans sa propre demeure à Landelies, des deux dénonciatrices recevant le juste châtiment en plein jour, dans le tramway entre Forchies et Souvret et du sinistre Paqueux abattu par une belle matinée alors qu'il courait vers d'autres trahisons.

Certains exploits peuvent paraître secondaires. Ils avaient pourtant leur importance et parfois, il fallait une bonne dose de courage pour les accomplir. Ecoutez plutôt ...

R ..., adjoint au chef de Corps, fut arrêté à Charleroi à une heure assez tardive. L'homme était porteur de papiers tellement compromettants que nul ne se fit d'illusions sur ce qui l'attendait. Les P.A. avaient été rapidement avertis de l'arrestation de leur camarade. Celui-ci n'avait pas franchi les portes de la prison qu'un groupe recevait l'ordre d'évacuer le dépôt installé au domicile du malchanceux. Deux hommes C ... et R ... et deux jeunes femmes, Liliane et Micheline, furent chargés de la mission. Nos

quatre personnages partirent immédiatement vers J ... où R ... habitait seul dans une petite maison en contre-bas de la rue. Au pied du talus, un aqueduc s'enfonçait sous la chaussée. C'est là que le matériel se trouvait rassemblé.

Passé minuit, nos gens, profitant du calme absolu, transportèrent à l'intérieur de la maison 3 caisses de munitions, 10 fusils, 3 mitraillettes et divers accessoires. Ils procédèrent ensuite tranquillement à l'emballage de ces articles encombrants. Les mitraillettes furent emballées en dernier lieu car une surprise était toujours à redouter.

Pour tromper le temps en attendant le matin, les hommes s'amusèrent à enseigner aux jeunes filles le maniement des armes automatiques. Et quand vers six heures, les rues commencèrent à s'animer, le hardi quatuor jugea le moment propice au retour. Le matériel fut chargé sur une charrette à bras et recouvert de ferrailles et d'un bric-à-brac inextricable.

R... ouvrit la marche. Liliane et Micheline suivaient à cent mètres. A les voir pousser la charrette, on les aurait prises pour d'authentiques chiffonnières. C ... venait ensuite, à bonne distance pour protéger les arrières du singulier convoi.





Camp de Buchenwald

A 8 heures, une auto montée par la Gestapo s'arrêtait devant la maison de R ... Une perquisition systématique mais infructueuse bouleversa l'intérieur et les abords du logis. A peu près à la même heure, les armes et les munitions arrivaient à bon port à Dampremy où on les déposa en lieu sûr. Très simple, n'est-ce pas ?

#### Une évasion

Penchés l'un vers l'autre par-dessus la table du café, les deux hommes scellèrent leur accord d'une chaleureuse poignée de mains. C'était à Fontaine-l'Evêque. Il y avait là Dick, commandant de Bataillon et le chef du groupe de Fontaine -l'Evêque qui venaient d'élaborer le plan d'un prochain sabotage.

Dick laissa partir son compagnon puis, après quelques minutes, il sortit à son tour. Une patrouille surgissant on ne sait d'où le repoussa à l'intérieur du café. Notre ami avait affaire à un trio de boches accompagnés de quelques Belges de l'école de Merlot spécialistes de la chasse aux réfractaires.

Deux allemands fouillèrent Dick. Comme le partisan n'était pas armé et que ses papiers paraissaient bien en règle, on le laissa passer. Comble de l'infortune et de la trahison en même temps, un ancien condisciple se dressa en face du patriote, exigea ses papiers et constatant la falsification, dénonça Dick aux Allemands en le renseigna comme un individu dangereux. Le malheureux subit alors une deuxième fouille puis on lui passa les menottes et on le fit monter dans le camion stationnant de l'autre côté de la rue.

A la prison de Charleroi, Dick fut assailli de questions ponctuées de coups de cravaches. Il ne desserra pas les dents mais, dès le lendemain, on le transporta, malade, à la caserne où il demeura sans soins durant trois semaines. Mais au cours de ses promenades quotidiennes, il put faire connaissance de certains prisonniers, simples réfractaires au travail, autorisés à recevoir la visite de leurs parents. Il en profita pour faire sortir une lettre à l'adresse de ses amis...

Comme il avait appris que, bientôt, on l'évacuerait par chemin de fer, le partisan réclamait à cor et à cri une arme et une clef de profil carré semblable à celles dont se servent les garde-convois. Hélas, malgré ses instances, le prisonnier ne voyait rien venir.

Un soir, il fut introduit dans une salle où un nouvel interrogatoire le laissa meurtri mais aussi décidé à se taire. « Demain, rugit son bourreau, on vous transportera là où l'on saura vous délier la langue. »

Effectivement, vingt-quatre détenus, réputés terroristes, devaient être embarqués le lendemain à destination de Bruxelles où ils devraient rejoindre un convoi en partance pur Buchenwald. Effectivement, Les vingt-quatre hommes et leur escorte, vingt-huit membres de la Gestapo (!!!) se dirigeaient vers l'immense voiture métallique qui leur était réservée en queue de train.

Malgré toutes les précautions voulues, les boches n'avaient pu canaliser le flot de voyageurs affairés sur le quai. Une chose phénoménale se produisit tout à coup. Dans une bousculade, Dick sentit qu'on lui glissait un paquet sous le bras. Là-bas, un homme s'éloignait sans se retourner.

Comment expliquer le coup ? Comment les boches n'avaient-ils pas remarqué la manœuvre ? Avaient-ils confondu un voyageur libre avec un prisonnier ?

On ne sait. En tout cas, le fait est là, indiscutable : Dick venait de recevoir des mains de Remy, son fidèle adjoint, une gabardine roulée sans façon et recelant la clé tant désirée ainsi qu'un pistolet du calibre 6/35. Le P.A. comprit alors que ses amis ne l'avaient pas perdu de vue un instant et qu'ils étaient au courant de tout ce qui se tramait chez l'ennemi. Le train démarra. Dans le compartiment central du wagon, les prisonniers alternaient avec leurs gardiens vigilants. Néanmoins, Dick parvint à empocher adroitement le révolver puis la clef. Les Allemands stupides et sûrs de leur force avaient donné l'avertissement sans réplique : « Le premier qui bouge n'ira pas loin avant de recevoir une balle dans la tête. »

Dick et ses camarades étaient d'abord convenus d'un soulèvement brusque, d'un corps à corps général qui aurait jeté la confusion dans le train. Mais la présence d'un fort détachement de S.S. dans le wagon précédent avait refroidi les desseins de la majorité et finalement, par signes discrets, on se fit comprendre que le projet était abandonné.

Mais Dick, lui, maintenait son désir, sa volonté de s'évader coûte que coûte. Avec son révolver en poche,



il se sentait moins seul, beaucoup moins seul. Quand notre ami se leva pour se rendre au W.C. situé à l'extrémité arrière du wagon, un boche bondit sur pieds et fit le même chemin. Le plus innocemment du monde, Dick poursuivait son idée. D'un coup d'œil subtil, il se rendit compte des moindres détails de structure du compartiment arrière. A gauche, le W.C., juste en face, au centre de la paroi, la portière donnant sur la voie entre les rails, ... sur la liberté.

Bien gentiment, le P.A. regagna sa place, le boche se rassit pesamment. Quelques lieues plus tard, le prisonnier simulant un malaise se leva pour la deuxième fois. Son gardien l'accompagna de nouveau en laissant paraître son mécontentement. Cette seconde promenade vers l'arrière permit à Dick de vérifier une dernière chance : l'impossibilité, pour les occupants du wagon de remarquer ce qui se passait dans le compartiment arrière. Revenu à sa place, le P.A. réfléchit aux ultimes atouts dont il disposait.

Bientôt, il se lèverait pour la troisième fois. Arrivé au réduit, au fond, il assommerait le boche d'un coup de clef. Au besoin, il lui logerait une balle dans la tête et puis ... La poitrine du courageux garçon se dilata.

La plupart des Allemands cédaient au bercement du train, beaucoup frisaient la somnolence. Toutefois, persuadé qu'il était tenu à l'œil, Dick esquissa quelques gestes, symptômes d'une indisposition simulée. A la fin, ronchonnant et prenant un air contrarié, il se leva pour le grand jeu. On était aux environs de Baulers. Fatigué, sans doute de ce vaet-vient qu'il ne pouvait cependant pas empêcher, l'Allemand ne bougea pas. Sa défaillance lui a sans doute sauvé la vie. En tout cas, elle simplifia le plan du P.A. Introduire la clef, ouvrir la porte ... trois secondes, se baisser, s'accrocher aux conduites des Westinghouse et se laisser glisser dans le vide ... cinq secondes.

Les pieds du téméraire frôlèrent le ballast, se posèrent plus fermement. L'homme accomplit quelques enjambées de géant à la remorque du train puis il lâcha son point d'appui. Malgré toute se science mise dans cet effort, Dick ne courut que deux ou trois pas, la force attractive le plaqua violemment sur le gravier, entre les rails.

Quelques secondes d'étourdissement et le partisan, miraculeusement indemne, se releva pour plonger aussitôt dans les broussailles matelassant le remblai très élevé à cet endroit. L'homme roula jusqu'au fond puis il se mit à courir à travers champs sautant les haies, se faufilant entre les arbres. Là-haut, sur la voie, le train s'était arrêté. Déjà des S.S. et les gardiens se répandaient alentour.

L'évadé bondissait dans un effort surhumain. Il avait déjà parcouru plus d'un kilomètre quand il sentit ses forces faiblir. Il n'irait plus loin. Les coups qu'il avait reçus, la sous-alimentation en prison et le contre-coup de sa chute sur la voie, le handicapaient sérieusement. Et puis l'alerte avait été donnée trop tôt, les Allemands seraient bien vite sur ses traces et ne manqueraient pas de le rejoindre ;

Le pauvre diable contourna une haie. Sur le seuil de sa grange, un fermier fumait tranquillement sa pipe. Muet de surprise, il dévisagea l'individu dépenaillé qui se présenta soudainement devant lui. A bout de souffle, le misérable risqua sa dernière chance :

- « Camarade, je me suis échappé du train, là-bas et les boches sont à mes trousses ! »
- « Viens par ici ».

Dick entra dans la grange. Sur le conseil du fermier, il s'étendit avec confiance et le généreux paysan se mit en devoir d'amonceler sur le malheureux une quantité de paille qui découragerait certainement les plus acharnés chercheurs. Dick estimait à trois mètres l'épaisseur de la couche qui le protégeait ?

Peu après, il entendit la voix de son suiveur lequel accompagnait les Allemands dans leurs perquisitions. Les brutes ne firent qu'une brève apparition dans la grange. Ils fouillèrent toutes les maisons du voisinage, les haies, les buissons, les fossés, les hangars isolés en plein champ, tout ce qui aurait pu servir de refuge à un homme traqué. Après deux heures et demie de recherche, ls boches abandonnèrent la partie et regagnèrent le train immobilisé depuis trop longtemps déjà.

Le fermier dégagea le partisan de la paille qui le suffoquait à demi. Il le ravitailla copieusemet, lui garnit les poches et, à la tombée du jour, lui souhaita bonne chance.

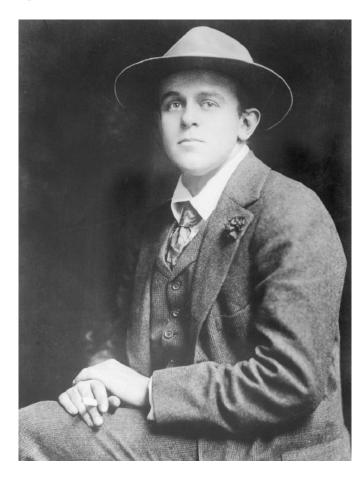
Dick marcha longtemps, s'égara, se reposa, retrouva son chemin et, dès l'aurore, il se coucha dans un renfoncement de terrain, au coeur d'une prairie immense où nul ne passait jamais. Il dormit profondément et pourtant, il était bien courbaturé quand il reprit sa marche, la nuit suivante.

Vers 3 heures du matin, il frappait à la porte du bourgmestre de Seneffe. Inutile de dire qu'il fut bien accueilli chez le brave patriote qu'il avait connu en prison.

Notre ami passa le troisième jour de son évasion chez un jardinier de Fayt-lez-Manage. Là, il se retrouvait en pays de connaissance chez un auxiliaire des P.A. Aussi, grâce à l'obligeance de son hôte, n'eut-il aucune peine à prévenir les camarades de son bataillon. Dans la soirée, quatre hommes se présentèrent à Fayt-lez-Manage. Ils servirent d'escorte à leur chef jusqu'à Marchienne où ils arrivèrent sains et saufs à 11 heures du soir.

Prochain épisode : « Hyménée »

# John Reed : « Les dix jours qui ébranlèrent le monde »



Journaliste américain, *John Reed* est né le 22 octobre 1887, à Portland (Oregon, États-Unis), d'une riche famille bourgeoise.

En 1910, après quatre ans de brillantes études à l'université aristocratique de Harvard — où il fonde

un club socialiste —, il se fait vite une renommée dans les milieux littéraires. Sa vive intelligence, son caractère ouvert et droit, son enthousiasme, son amour de la vie et de la justice, lui conquièrent les sympathies et une splendide carrière s'ouvre devant lui. Les grandes revues lui paient des honoraires exceptionnels.

Son enquête sur la révolution du Mexique, où il passe cinq mois, Le Mexique en Révolte, riche en révélations sur les intrigues du capital américain, fait sensation.

Mais il renonce vite aux succès de la littérature et du journalisme bourgeois et même à l'héritage familial, pour se faire le champion du prolétariat dans tous les conflits sociaux. Il joue un rôle de premier plan, comme journaliste et comme militant, dans les grèves du textile à Paterson (New-Jersey) en 1913, où il est arrêté, et dans celles de la Standard Oil à Bayonne (New-Jersey) et au Colorado en avril 1914, où il dénonce les responsabilités d'un Rockefeller.

Dès août 1914, il est en Europe comme correspondant de guerre, assiste à la bataille de la Marne, se rend en Allemagne, en Autriche, en Turquie, en Italie, fait la retraite de Serbie, partout risquant maintes fois sa vie par son audace.

En 1915, après une tournée de conférences en Amérique, dans lesquelles il ne ménage ni l'Entente ni les Puissances Centrales, il part en Russie. Arrêté à cause de ses articles et des documents qu'il avait recueillis sur l'antisémitisme, il n'est relâché que sur les instances du gouvernement et de la presse des États-Unis. En 1916-17 il poursuit en Amérique ses travaux d'écrivain et de conférencier, collaborant notamment à la revue révolutionnaire The Masses, dont la rédaction — y compris John Reed — est poursuivie, après l'entrée en guerre des Etats-Unis, pour un article antimilitariste.

Mais Reed est déjà reparti pour la Russie, où il va suivre sur place, heure par heure, la marche de la révolution de 1917 et réunir une documentation de premier ordre. Ayant eu connaissance de l'action intentée contre lui, il tient à venir se présenter à la justice de son pays. Il y arrive dans le courant de 1918 après de longues tribulations en Finlande, où il est traqué par les blancs, et en Norvège. Son affaire est déjà venue en justice, mais le jury n'a pu se prononcer. Arrêté, puis libéré sous caution, il se met à la rédaction de Dix jours qui ébranlèrent le monde, que son éditeur a grand'peine à sauver des attentats fascistes.

On lui payait naguère ses articles à prix d'or, on voudrait maintenant l'empêcher de parler. La bourgeoisie américaine, qui célébrait les révolutionnaires morts de 1776, n'aimait pas les révolutionnaires vivants. Acquitté par les jurés après une éloquente défense dans laquelle il décrit ses expériences sur les fronts d'Europe, il déploie une activité inlassable pour faire connaître la révolution russe, pour combattre l'intervention et le blocus, et exerce une influence considérable sur les masses.

De nouveau cité devant les tribunaux, il est encore une fois acquitté. En même temps, collaborateur de l'organe d'extrême-gauche The Revolutionary Age, il lutte contre les tendances opportunistes dans le parti socialiste américain, où il préconise le maintien de l'unité.

En septembre 1919, une scission se produit et un parti communiste est fondé, divisé lui-même en deux groupes que séparent des divergences d'opinion, le Parti Communiste et le Parti Ouvrier Communiste. John Reed est à la tête de ce dernier et en rédige l'organe, The Voice of Labour. Peu après, l'unification du nouveau parti devait se faire, grâce en grande partie à ses efforts.

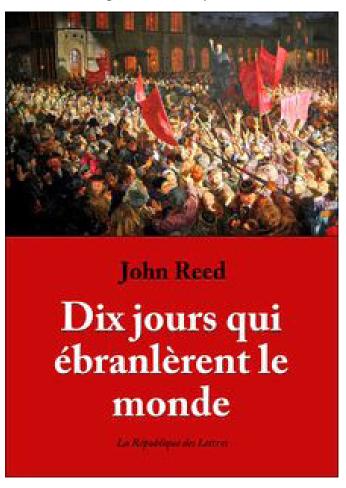
Vers la fin de 1919, malgré le refus d'autorisation du gouvernement américain, il reprend en effet le chemin de la Russie et c'est à cette tâche qu'il s'emploie au Comité Exécutif du Komintern, tout en continuant à rassembler des matériaux pour les autres ouvrages qu'il préparait sur la révolution russe, en particulier un volume intitulé De Kornilov à Brest-Litovsk.

Condamné pendant son absence à cinq ans de prison pour un article jugé séditieux, il veut rentrer en Amérique pour se défendre, mais rencontre encore une fois des difficultés en Finlande: dénoncé par le matelot qui devait l'aider à s'embarquer clandestinement pour les États-Unis, il est emprisonné. Sur sa menace de faire la grève de la faim, on l'autorise à retourner en Russie. Il continue à participer aux travaux du Comité Exécutif du Komintern, où il représente au IIe Congrès le parti communiste américain unifié, puis se rend à Bakou au Congrès des Peuples de l'Est.

De retour à Moscou, il prépare activement son départ pour l'Amérique, mais tombe malade et succombe peu après, le 17 octobre 1920, au typhus, qu'il avait sans doute contracté au Caucase.

En sa qualité de membre du Comité Exécutif de la IIIe Internationale, il repose au pied des murs du Kremlin,

éternellement regretté de ceux qui l'ont connu.



# Porte grande ouverte aux fugitifs de la Commune.

Le 20 mai 1871, le réfugié Français Victor Hugo, dans une lettre qui devait paraître le lendemain 27 mai dans le journal l'Indépendance belge, élevait une énergique protestation contre la déclaration du gouvernement belge.

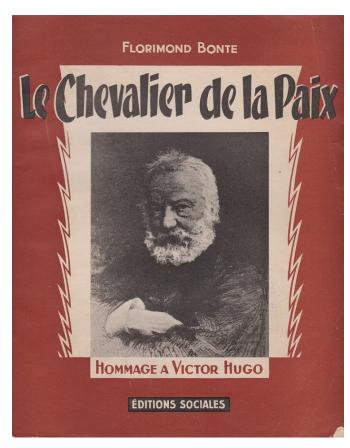
#### Il écrivait :

Le gouvernement belge a tort de refuser l'asile.

La loi lui permet ce refus, le droit le lui défend.

Moi qui vous écris ces lignes, j'ai une maxime : Pro jure contra legem

L'asile est un vieux droit. C'est le droit sacré des malheureux.



Au Moyen Age, l'Eglise accordait l'asile même aux parricides.

# Quant à moi, je déclare ceci :

Cet asile que le gouvernement belge refuse aux vaincus, je l'offre.

Où ? En Belgique.

Je fais à la Belgique cet honneur.

J'offre l'asile à Bruxelles.

J'offre l'asile place des Barricades n°4.

Qu'un vaincu de Paris, qu'un homme de de la réunion dite « Commune » frappe à ma porte, j'ouvre. Il est dans ma maison : il est inviolable.

Est-ce que, par hasard, je serais un étranger en Belgique ? Je ne le crois pas. Je me sens le frère de tous les hommes et l'hôte de tous les peuples.

Dans tous les cas, un fugitif de la Commune chez moi, ce sera un vaincu chez un proscrit : le vaincu d'aujourd'hui chez le proscrit d'hier.

Je n'hésite pas à le dire, deux choses vénérables.

Une faiblesse protégeant l'autre.

Si un homme est hors la loi, qu'il entre dans ma maison. Je défie qui que ce soit de l'en arracher.

Si l'on vient chez moi prendre un fugitif de la Commune, on me prendra. Si on le livre, je le suivrai. Je partagerai sa cellule. Et, pour la défense du droit, on verra à côté de l'homme de la Commune qui est le vaincu de l'Assemblée de Versailles, l'homme de la République qui a été le proscrit de Bonaparte.

Je ferai mon devoir. Avant tout les principes.

#### Un mot encore

Ce qu'on peut affirmer, c'est que l'Angleterre ne livrera pas les réfugiés de la Commune.

Pourquoi mettre la Belgique au-dessous de l'Angleterre ?

La gloire de la Belgique, c'est d'être un asile. Ne lui ôtons pas cette gloire.

En défendant la France, je défends la Belgique.

Le gouvernement belge sera contre moi mais le peuple belge sera avec moi.

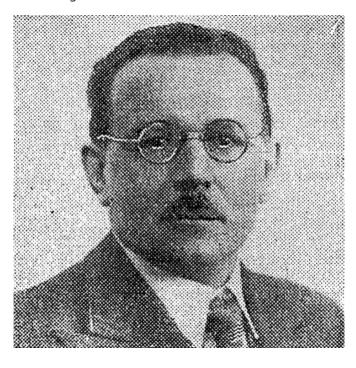
Dans tous les cas, j'aurai ma conscience.

# Attaque la nuit par les bandes de la réaction.

Or le même jour, dans la nuit du 27 au 28 mai, la maison de Victor Hugo, habitée par quatre femmes et de petits enfants était attaquée par une bande de misérables voyous, de canailles et de provocateurs de la réaction poussant des cris de mort et cassant les

vitres à coups de pierre et tentant d'escalader les murs et d'enfoncer les portes. Notre ministre de la Justice est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Cet assaut commencé à minuit dura plus de deux heures. La police n'intervint pas et laissa faire les énergumènes qui sans cesse criaient : « A mort Victor Hugo ! A bas Victor Hugo ! A la potence, à la lanterne Victor Hugo ! A bas le brigand ! A Cayenne, à Mazas, Victor Hugo !



Florimond Bonte

# L'Arrêtéd'expulsion du Gouvernement belge

Or en présence de ce fait qui constitue un crime qualifié, attaque à main armée la nuit, d'une maison habitée que fit le gouvernement belge ?

Il prit la résolution suivante n° 110555 :

## Article unique:

Il est enjoint au sieur Victor Hugo, homme de lettres, âgé de soixante-neuf ans né à Besançon, résidant à Bruxelles.

De quitter immédiatement le royaume avec défense d'y rentrer à l'avenir, sous les peines comminées par l'article 6 de la loi du 7 juillet 1865 prérappelée.

#### Donné à Bruxelles le 30 mai 1871.

Le 1 er juin, Victor Hugo quittait la Belgique après avoir déclaré qu'il persisterait à ne pas confondre le peuple belge avec le gouvernement belge et en remerciant le peuple belge de l'avoir honoré d'une longue hospitalité en Belgique.

Extrait du livre « La Chevalier de la Paix » de Florimond Bonte (éditions sociales 1952)

## SOCIÉTÉ

#### La trahison des élites

Auparavant, tout le monde voyait bien que la question des limites allait forcément se poser, mais la décision commune, chez les Modernes en tout cas, avait été de l'ignorer courageusement pas une forme très étrange de désinhibition. On pouvait bien continuer à faire main basse sur le sol, en user et en abuser sans écouter tous les prophètes de malheur, puisque le sol lui-même se tenait coi!

Et pourtant, peu à peu, voilà que sous le sol de la propriété privée, de l'accaparement des terres, de l'exploitation des territoires, un autre sol, une autre terre, un autre territoire s'est mis à remuer, à trembler, à s'émouvoir. Une sorte de tremblement de terre, si l'on veut, qui faisait dire à ces pionniers : « Faites attention, rien ne sera plus comme avant ; vous allez devoir payer cher le retour de la Terre, le retournement de puissances jusqu'ici dociles. »

Et c'est en ce point qu'intervient l'hypothèse de la politique-fiction : cette menace, cet avertissement aurait été reçu cinq sur cinq par d'autres élites, peut-être moins éclairées, mais avec des gros moyens et de grands intérêts et, surtout extrêmement sensibles à la sécurité de leur immense fortune et à la permanence de leur bien-être.

Il faut faire la supposition qu'elles auraient parfaitement compris, ces élites, que l'avertissement était exact, mais elles n'auraient pas conclu de cette évidence, devenue au fil des années de plus en plus indiscutable, qu'elles allaient devoir payer, et payer cher, le retournement de la Terre sur elle-même. Elles

auraient été assez éclairées pour enregistrer l'alerte, mais trop peu éclairées pour en partager publiquement le résultat.

Au contraire, elles auraient tiré deux conséquences qui aboutissent aujourd'hui à l'élection d'Ubu roi à la Maison-Blanche : « Premièrement, oui, il va falloir payer cher ce retournement, mais les pots cassés ce sont les autres qui vont les payer, certainement pas nous ; et deuxièmement cette vérité de moins en moins discutable du Nouveau régime Climatique, nous allons en nier jusqu'à l'existence. »

Ce sont ces deux décisions qui permettent de relier ce qui est appelé à partie des années 1980 la « dérégulation » ou le « démantèlement de l'État-providence » ; à partir des années 2000 le « climat-négationnisme » et surtout, depuis quarante ans, l'explosion des inégalités.

Si l'hypothèse est juste, tout cela participe du même phénomène : les élites ont été si bien convaincues qu'il n'y aurait pas de vie future pour tout le monde qu'elles ont décidé de se débarrasser au plus vite de tous les fardeaux de la solidarité – c'est la dérégulation ; qu'il fallait construire une sorte de forteresse dorée pour les quelques pour-cent qui allaient pouvoir s'en tirer – c'est l'explosion des inégalités ; et que pour dissimuler l'égoïsme crasse d'une telle fuite hors du monde commun, il fallait absolument rejeter la menace à l'origine de cette fuite éperdue – c'est la dénégation de la mutation climatique.

Pour reprendre la métaphore éculée du Titanic : les classes dirigeantes comprennent que le naufrage est assuré ; s'approprient les canots de sauvetage ; demandent à l'orchestre de jouer assez longtemps des berceuses, afin qu'ils profitent de la nuit noire pour se carapater avant que la gîte excessive alerte les autres classes

Il est essentiel de s'intéresser à la façon concrète dont les hyper-riches utilisent leur argent. Celui-ci n'est plus caché comme au temps de l'austère bourgeoisie protestante décrite par Max Weber : il nourrit au contraire une consommation outrancière de yachts, d'avions privés, de résidences immenses, de bijoux, de montres, de voyages exotiques, d'un fatras clinquant de dilapidation somptuaire. Les Français découvrent avec M. Nicolas Sarkozy un exemple désolant de ce comportement tape-à-l'œil.

Pourquoi cela est-il un moteur de la crise écologique ? Pour le comprendre, il nous faut nous tourner vers



le grand économiste Thorstein Veblen, dont la pensée était rangée par Raymond Aron au même niveau que celles de Carl von Clausewitz ou d'Alexis de Tocqueville. Bien oubliée aujourd'hui, elle n'en présente pas moins une saisissante pertinence.

Résumons-la à l'extrême. Que disait Veblen ? Que la tendance à rivaliser est inhérente à la nature humaine. Chacun d'entre nous a une propension à se comparer aux autres, et cherche à manifester par tel ou tel trait extérieur une petite supériorité, une différence symbolique par rapport aux personnes avec lesquelles il vit. Veblen ne prétendait pas que la nature humaine se réduit à ce trait, il ne le jugeait pas d'un point de vue moral, il le constatait. S'appuyant sur les nombreux témoignages des ethnographes de son époque, il constatait aussi que cette forme de rivalité symbolique s'observe dans toutes les sociétés.

De surcroît, poursuivait-il, toutes les sociétés produisent assez aisément la richesse nécessaire pour satisfaire leurs besoins de nourriture, de logement, d'éducation des enfants, de convivialité, etc. Pourtant, elles produisent généralement une quantité de richesses bien supérieure à la satisfaction de ces besoins. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit de permettre à leurs membres de se distinguer les uns des autres.

Veblen constatait ensuite qu'existent le plus souvent

plusieurs classes au sein de la société. Chacune d'entre elles est régie par le principe de la rivalité ostentatoire. Et, dans chaque classe, les individus prennent comme modèle le comportement en vigueur dans la couche sociale supérieure, qui montre ce qu'il est bien, ce qu'il est chic de faire. La couche sociale imitée prend elle-même exemple sur celle qui est située au-dessus d'elle dans l'échelle de la fortune. Cette imitation se reproduit de bas en haut, si bien que la classe située au sommet définit le modèle culturel général de ce qui est prestigieux, de ce qui en impose aux autres.

Que se passe-t-il dans une société très inégalitaire ? Elle génère un gaspillage énorme, parce que la dilapidation matérielle de l'oligarchie – elle-même en proie à la compétition ostentatoire – sert d'exemple à toute la société. Chacun à son niveau, dans la limite de ses revenus, cherche à acquérir les biens et les signes les plus valorisés. Médias, publicité, films, feuilletons, magazines « people » sont les outils de diffusion du modèle culturel dominant.

Comment alors l'oligarchie bloque-t-elle les évolutions nécessaires pour prévenir l'aggravation de la crise écologique ? Directement, bien sûr, par les puissants leviers – politiques, économiques et médiatiques – dont elle dispose et dont elle use afin de maintenir ses privilèges. Mais aussi indirectement, et c'est d'une importance équivalente, par ce modèle culturel de consommation qui imprègne toute la société et en définit la normalité.

Nous rebouclons maintenant avec l'écologie. Prévenir l'aggravation de la crise écologique, et même commencer à restaurer l'environnement, est dans le principe assez simple : il faut que l'humanité réduise son impact sur la biosphère. Y parvenir est également en principe assez simple : cela signifie réduire nos prélèvements de minerais, de bois, d'eau, d'or, de pétrole, etc., et réduire nos rejets de gaz à effet de serre, de déchets chimiques, de matières radioactives, d'emballages, etc. Ce qui signifie réduire la consommation matérielle globale de nos sociétés. Une telle réduction constitue le levier essentiel pour changer la donne écologique.

Qui va réduire sa consommation matérielle ? On estime que 20 à 30 % de la population mondiale consomme 70 à 80 % des ressources tirées chaque année de la biosphère. C'est donc de ces 20 à 30 % que le changement doit venir, c'est-à-dire, pour l'essentiel, des peuples d'Amérique du nord, d'Europe et du Japon. Au sein de ces sociétés surdéveloppées, ce n'est pas aux pauvres, aux RMIstes, aux salariés modestes que l'on va proposer de réduire la consommation matérielle. Mais ce n'est pas non plus seulement les hyper-riches

qui doivent opérer cette réduction : car même si MM. Sarkozy, Vincent Bolloré, Alain Minc, Bernard Arnault, Arnaud Lagardère, Jacques Attali et leur cortège d'oligarques se passent de limousines avec chauffeurs, de montres clinquantes, de shopping en 4 x 4 à Saint-Tropez, ils ne sont pas assez nombreux pour que cela change suffisamment l'impact écologique collectif. C'est à l'ensemble des classes moyennes occidentales que doit être proposée la réduction de la consommation matérielle.

On voit ici que la question de l'inégalité est centrale : les classes moyennes n'accepteront pas d'aller dans la direction d'une moindre consommation matérielle si perdure la situation actuelle d'inégalité, si le changement nécessaire n'est pas équitablement adopté. Recréer le sentiment de solidarité essentiel pour parvenir à cette réorientation radicale de notre culture suppose évidemment que soit entrepris un resserrement rigoureux des inégalités – ce qui, par ailleurs, transformerait le modèle culturel existant.

La proposition de baisse de la consommation matérielle peut sembler provocante dans le bain idéologique dans lequel nous sommes plongés. Mais, aujourd'hui, l'augmentation de la consommation matérielle globale n'est plus associée avec une augmentation du bien-

# HERVÉ KEMPF







être collectif – elle entraîne au contraire une dégradation de ce bien-être. Une civilisation choisissant la réduction de la consommation matérielle verra par ailleurs s'ouvrir la porte d'autres politiques. Outillée par le transfert de richesses que permettra la réduction des inégalités, elle pourra stimuler les activités humaines socialement utiles et à faible impact écologique. Santé, éducation, transports, énergie, agriculture sont autant de domaines où les besoins sociaux sont grands et les possibilités d'action importantes. Il s'agit de renouveler l'économie par l'idée de l'utilité humaine plutôt que par l'obsession de la production matérielle, de favoriser le lien social plutôt que la satisfaction individuelle. Face à la crise écologique, il nous faut consommer moins pour répartir mieux. Afin de mieux vivre ensemble plutôt que de consommer seuls.

#### Hervé Kempf

Journaliste, auteur de «Comment les riches détruisent la planète, Seuil, Paris, 2007».

# Stopper Amazon avant qu'il ne soit trop tard: en France, mobilisation contre le géant du commerce en ligne

«Il faut stopper Amazon avant qu'il ne soit trop tard.» C'est un appel qui est relayé par 120 signataires – ONG, syndicalistes, citoyens, élus – dans une tribune publiée en France. Pour les auteurs de ce texte, les achats que nous faisons de plus en plus souvent en ligne font d'Amazon le grand gagnant de la crise sanitaire.

Les parts de marché cavalent pour le géant américain. Selon les signataires, Amazon favorise la multiplication d'achats superflus et suremballés, consommateurs de ressources et émetteurs de CO2. Le tout au détriment de l'emploi.

Ces critiques environnementales et sociales vis-à-vis des plateformes de commerce en ligne ne sont pas neuves, mais elles raisonnent évidemment très différemment depuis la fermeture forcée de tous les commerces jugés non indispensables. Des fermetures qui offrent un boulevard aux géants de l'e-commerce, une concurrence déloyale par rapport à tous les commerçants qui non seulement ne peuvent plus vendre, mais en plus n'ont pas la force de frappe d'Amazon.

Contrairement aux auteurs de la carte blanche qui parlent d'un risque de perte de 100.000 emplois en France, on pourrait se dire qu'Amazon crée aussi de l'emploi par son développement.

Un salarié de Carrefour crée 300.000 de chiffre d'affaires par an, trois fois moins.

Benoît Berthelot, auteur du livre «Le monde selon



Amazon», et journaliste pour la revue économique spécialisée Capital, fait cette analyse : «Les différentes observations qu'on peut faire, c'est tout simplement de voir que, en France, un salarié d'Amazon crée 900.000 euros de chiffre d'affaires par an. Un salarié de Carrefour crée 300.000 de chiffre d'affaires par an, trois fois moins. On voit qu'Amazon, par son organisation grandement automatisée, a besoin de moins de salariés.»

Amazon crée de l'emploi, mais en prenant des parts de marché aux commerces traditionnels dont le modèle économique est moins productif. Cette évolution se traduira par des pertes d'emplois, sans parler de la précarité des emplois créés comme ceux de livreurs de commerces, par exemple. Par contre, coller un chiffre exact sur ces pertes d'emplois comme le font les auteurs de la carte blanche, c'est évidemment beaucoup plus compliqué.

Certains diront que c'est une évolution assez logique dans une économie de marché où un modèle plus productif remplace un autre. Sauf qu'Amazon ne joue pas toujours selon les mêmes règles. Son développement est aussi porté par un contournement de toute une série de législations, dont les règles fiscales. C'est ce qui pousse donc les auteurs de la tribune à demander de stopper Amazon et de réguler le secteur.

Cette taxation en est à ses balbutiements, mais la prise de conscience de la nécessité de la régulation

de ce secteur de l'e-commerce fait son chemin selon le journaliste Benoît Berthelot.

«On voit la Commission européenne qui commence à pointer du doigt les monopoles d'Amazon et les distorsions de concurrence. C'est un mouvement qu'on retrouve à chaque grande étape de l'Industrie du Commerce. Quand les grandes surfaces sont arrivées, elles n'étaient au départ pas régulées puis on a mis des lois sur le rapport qu'elles avaient à leurs fournisseurs. On a mis des taxes sur les surfaces commerciales, les grandes surfaces.»

Selon Benoît Berthelot, «c'est la même chose qui est en train de se passer avec Amazon, mais on n'en est qu'au début avec tous les géants du numérique en général. Comment est-ce qu'on taxe ces entreprises qui ne sont pas vraiment physiquement basées à un endroit, qui ne font pas tout leur chiffre d'affaires là où elles ont leur siège, qui regroupent leurs profits comme dans le cas d'Amazon au Luxembourg...?»

La régulation, au niveau européen de préférence, est donc cruciale. Pour Benoît Berthelot, l'information du consommateur sur ce modèle économique est également importante. On ne sait pas toujours ce qui se passe entre le clic et l'arrivée d'une commande à domicile.

#### RTBF - la première

# Ressources limitées, conflits interminables ?

2020 est l'année du Covid, l'année où nous restons chez nous. Nous engageons alors un appel vidéo avec un de nos proches, ou songeons à ces murs que nous aimerions repeindre depuis longtemps.... Qu'est-ce que ces deux situations en commun ? Notre écran regorge de minerais, nos murs sont faits de sable.

## Ressources naturelles stratégiques



Les ressources naturelles constituent la base des sociétés humaines : nous en sommes dépendants pour nous nourrir, nous vêtir, nous abriter, nous déplacer, communiquer... À l'heure de la consommation de masse, l'exploitation des ressources naturelles au niveau mondial est au cœur des échanges économiques... Dans son dernier rapport (Ressources limitées, conflits interminables ?), l'ONG Justice et Paix tente de mieux comprendre le lien qui s'établit entre exploitation des ressources naturelles et conflits aujourd'hui. Force est de constater que les conflits liés aux ressources naturelles augmentent en nombre et en intensité au cours des dernières décennies. Les facteurs cruciaux de ces conflits s'entremêlent, mais

on peut citer l'impact croissant des changements démographiques et des changements climatiques mondiaux, ainsi que l'influence du paradigme dominant dans nos pays : le néolibéralisme.

#### Extraire du sable, à quel prix ?

Le sable est devenu une ressource indispensable à nos modes de vie actuels. Il est très présent dans le secteur de la construction (ciment, verre, béton...) y compris la construction d'infrastructures et les projets de réclamation de sol, mais aussi dans différentes technologies, allant des panneaux solaires aux cosmétiques. On estime qu'environ 40 milliards de tonnes de sable seraient mondialement extraites chaque année – et ce uniquement pour le secteur de la construction (Programme des Nations Unies pour l'Environnement, Sand and sustainability : finding new solutions for environmental governance of global sand resources, 2019). Le sable est une ressource naturelle ; cela ne devrait a priori pas poser de problème. Mais avec l'extraction de volumes aussi importants, l'on excède le taux de renouvèlement du sable, le transformant peu à peu en ressource naturelle non renouvelable. Souvent extrait de manière illégale dans les environnements marins, lacustres ou côtiers, cette extraction a de nombreuses conséquences environnementales importantes : qualité de l'air, perte de biodiversité, diminution du volume d'eau, érosion, disparition d'iles. Les personnes qui vivent à proximité des sites d'extraction subissent bien évidemment toutes ces conséquences, y compris des violences quand l'extraction du sable est organisée à grande échelle par des mafias (Global Initiative Against Transnational Crime, Sand mafias in India. Disorganized crime in a growing economy, 2019). Il devient essentiel pour le futur de ces personnes et de la planète de mesurer toute l'ampleur du problème et de prendre des mesures au niveau mondial.

#### Les minerais, nerfs de la guerre ?

Les minerais sont présents partout autour de nous : dans nos ordinateurs et nos smartphones, nos voitures et trottinettes électriques, les cadrans de nos réveils et de nos tests de grossesse... Ressources limitées et géographiquement mal réparties, l'on connaît les conflits sociaux et armés auxquels leur extraction est liée. En République démocratique du Congo, l'on sait que, depuis des dizaines d'années, le commerce de minerais dans l'Est se fait au prix de violences terribles subies par les populations locales. En dépit de cela, nous n'avons jamais extrait autant de minerais! Différents pays, pour ne pas être limités dans leur consommation, se tournent désormais vers les grands fonds marins (Heinrich-Böll-Stiftung



Schleswig-Holstein, Heinrich-Böll-Stiftung, Cluster d'excellence Future Ocean de l'Université de Kiel, Atlas de l'océan 2018. Faits et chiffres sur les menaces qui pèsent sur nos écosystèmes marins, 2018). La Belgique est d'ailleurs pionnière dans le domaine, puisqu'elle parraine des explorations dans le Pacifique depuis 2013. Cependant, cette future extraction est déjà largement controversée : pour cause, il est encore impossible d'estimer concrètement quelles seront les conséquences sur le milieu et, potentiellement, sur des secteurs liés à la mer comme la pêche, le tourisme, etc. Le Parlement européen a appelé à un moratoire sur l'extraction dans les grands fonds marins en 2018, mais la Belgique ne l'a pas encore soutenu. La position de notre pays n'est pas encore arrêtée. Ces questions sont d'ailleurs en débat au Parlement fédéral.

#### Des conflits interminables ?

Il est aujourd'hui nécessaire, plus que jamais, de faire le lien entre le local et le global, entre notre consommation de biens et de services, et les conséquences environnementales et humaines graves dans d'autres endroits de la planète. Il est de notre devoir, en tant que citoyennes et citoyens, de s'interroger sur notre consommation... Mais également de se mobiliser auprès de nos décideurs politiques afin que des législations contraignantes entrent en vigueur pour lutter contre l'impunité dans le commerce international des ressources naturelles et pour exiger la transparence et la diligence responsable des entreprises. Il faut également exiger

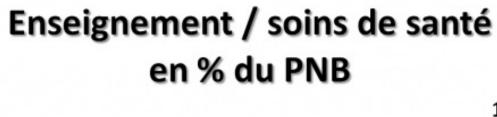
des véritables débats démocratiques et participatifs sur des questions de transition écologique véritable (par exemple, le prix à payer en minerais pour une nouvelle «couverture 5G» du pays, l'extraction dans les grands fonds marins, etc.)

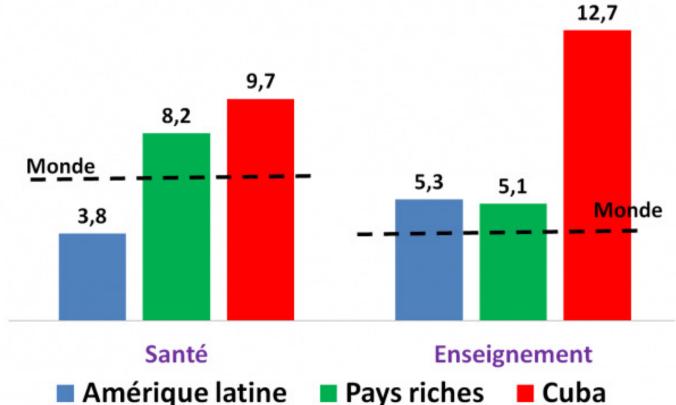
Une opinion de Claire Mathot, chargée d'étude pour l'ONG Justice et Paix.

#### **INTERNATIONAL**

Selon la Banque mondiale, "Aucun système scolaire latino-américain, à l'exception de Cuba, n'est au niveau mondial"

L'un des plus grands problèmes qui affectent l'Amérique latine et les Caraïbes est l'éducation, qui est généralement très faible en termes de qualité, ce qui empêche ces pays d'avoir un développement et des progrès supérieurs. La Banque mondiale a publié un rapport sur le problème de l'éducation en Amérique latine et dans les Caraïbes. Comment améliorer l'apprentissage ? La recherche analyse les différents systèmes d'enseignement public des pays du continent et les principaux défis auxquels ils sont





confrontés.

En Amérique latine, les enseignants de l'éducation de base (préscolaire, primaire et secondaire) représentent un capital humain de 7 millions de personnes, soit 4% de la population active du pays, et plus de 20% des travailleurs techniques et professionnels. Leurs salaires absorbent 4% du PIB du continent et leurs conditions de travail varient d'un endroit à l'autre. Les éducateurs mal payés sont majoritairement des femmes – 75% en moyenne – et appartiennent aux couches sociales modestes. Par ailleurs, le personnel enseignant a plus de 40 ans et est considéré comme "vieilli".

La Banque mondiale récapitule que tous les différents gouvernements du monde examinent attentivement "la qualité et la performance des éducateurs", la manière dont les objectifs des systèmes éducatifs s'habituent aux réalités. Désormais, l'accent est mis sur l'acquisition de compétences et pas seulement sur la simple accumulation de connaissances. La conclusion du document est impitoyable. La Banque mondiale souligne "la faible qualité moyenne des enseignants en Amérique latine et dans les Caraïbes",

qui constitue le principal obstacle à l'avancement de l'éducation sur le continent. Le contenu académique est insuffisant et les pratiques inefficaces.

Peu et mal formés, les éducateurs ne consacrent que 65% du temps de cours à l'enseignement, "ce qui équivaut à perdre une journée complète d'enseignement chaque semaine". Par contre, le matériel pédagogique reste peu utilisé, notamment les nouvelles technologies de l'information et la communication. De plus, les enseignants ne parviennent pas à imposer leur autorité, à retenir l'attention des élèves et à motiver la participation.

Selon l'institution financière internationale, "aucun corps enseignant de la région ne peut être considéré comme de haute qualité par rapport aux normes mondiales", à l'exception notable de Cuba.

Cuba, où l'éducation est la principale priorité depuis 1959, dispose d'un système éducatif efficace et d'enseignants de haut niveau. L'île n'a rien à envier aux nations les plus développées. Cuba est également le pays de la planète qui consacre la plus grande partie à l'éducation avec 13% du budget national.



Ce n'est pas la première fois que cette institution financière fait l'éloge du système éducatif cubain. Dans un précédent rapport, l'organisation a rappelé l'excellence du système social du pays:

" Cuba est internationalement reconnue pour ses réalisations dans les domaines de la santé et de l'éducation, avec un service social qui surpasse celui de la plupart des pays en développement et dans certains secteurs par rapport à celui des pays les plus développés. Depuis la révolution cubaine de 1959 et la mise en place d'un gouvernement communiste à parti unique, le pays a créé un système de services sociaux garantissant un accès total à l'éducation et à la santé, assurés par le pays.

Ce modèle a permis à l'île de parvenir à l'alphabétisation universelle, à mettre fin à certaines maladies, à l'accès général à l'eau potable et à la santé publique de base, l'un des taux de mortalité infantile les plus bas de la région et l'une des plus longues espérances de vie. "

#### Publié par Jesús Agredo

Extrait du site internet "Histoire et société"

#### LIBRES PROPOS.

# La déglingue de notre enseignement ?

Je viens de trouver un texte que j'ai écrit et diffusé en 2002, je le pense toujours d'actualité.

Mon ami, Jean-Claude, professeur dans un établissement secondaire provincial, me présente un travail rédigé par l'une de ses élèves en terminale de ses études de secrétariat. Qu'en penses-tu, me dit-il, toi, l'instituteur que tu es resté. A la lecture du document, un mot résume ma pensée : effarant ! Une copie remplie de fautes d'orthographe. Demain, quelle entreprise acceptera les services d'une telle employée ?

Cette anecdote bien triste pour vous illustrer mon propos. Qui parmi les enseignants, qui parmi les nombreux parents n'a pas compris que l'enseignement est en crise ? Qui sinon certains responsables politiques ? Fallait-il attendre ce fameux rapport où l'école belge a été si mal cotée ?

Cela en a-t-il toujours été le cas ? Non bien sûr et bien du contraire, l'enseignement belge a été l'un des meilleurs de l'Europe. Nos élèves dépassaient d'ailleurs largement nos amis français – qui ont trop souvent la propension à se moquer de nous – tant pour l'exercice de la lecture, de la compréhension de cette matière que pour l'orthographe.

L'école belge et par conséquent, francophone de Belgique est en crise. Est-ce le fruit du hasard ? Ma réponse est immédiatement NON. Si l'école est sans doute le reflet de l'évolution de notre société, elle est surtout la conséquence de choix politiques et par extension pédagogiques désastreux.

Un rappel : l'école a été l'outil de l'émancipation des classes sociales les moins bien nanties de notre société. Dans le rapport de forces issu de la naissance du mouvement ouvrier et de la satisfaction de ses justes revendications, l'école a été ouverte à tous, obligatoire et gratuite. Des moyens financiers importants lui ont été octroyés et des enseignants bien formés s'y sont activés. Le défi était énorme. Il a réussi pendant plusieurs décennies. Combien d'entre vous qui avez accompli des études brillantes ne provenez-vous pas des ces classes défavorisées, classe ouvrière, immigrés dont les parents étaient souvent analphabètes, petites classes moyennes. L'école de quartier que vous avez fréquentée et la relation de confiance qui existait entre maîtres et parents ont permis votre élévation sociale.

Vers la moitié des années « septante », le climat s'est dégradé. Avec l'arrivée de la crise économique, sa persistance, l'école n'a plus offert les mêmes perspectives. La classe politique dans son ensemble, n'a su faire face à l'arrivée massive d'élèves dans l'enseignement secondaire. Elle n'a pas voulu se donner les moyens de financer le surcoût de l'école et par conséquent de certaines réformes qu'elle avait tenté de mettre sur pied comme l'enseignement rénové. L'on a alors tenté de faire plus et mieux avec moins de moyens financiers mais on n'a pas eu la volonté de mettre de l'ordre dans notre système d'enseignement coûteux vu la diversité des réseaux à financer – au nom du libre choix, paraît-il.

Et plutôt que de réformer en profondeur et de refinancer, on s'est perdu en aventures pédagogiques désastreuses pour la grande majorité de nos enfants

- les bons élèves, eux, s'en sortent touiours. Le pouvoir politique a laissé agir des aventuriers qui ont mené des expériences, vites remises aux rancarts quelques années plus tard car inefficaces, sans permettre aux enseignants de se recycler, sans les associer à la décision. Aujourd'hui, on s'étonne. N'estce pas ce petit inspecteur cantonal qui nous disait : « L'orthographe est désormais inutile car aujourd'hui, on communique par le téléphone ». N'est-ce pas le même individu qui a sévi à Courcelles pendant quelques années qui, un jour, a organisé une conférence pédagogique de mathématiques dont le sujet était l'étude de la racine carrée en deuxième année primaire alors que les matières de base étaient loin d'être totalement acquises (connaissance de la valeur des nombres, sens des opérations, calcul mental, ...) N'est-ce toujours pas le même individu qui a promotionné un livre - son livre - qui ouvrait la voie à la facilité car il rendait la copie inutile. Il suffisait de justifier son choix en demandant

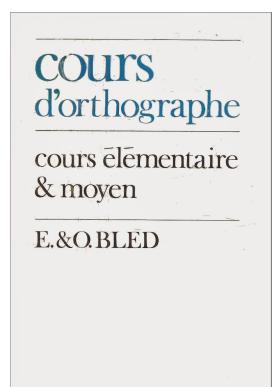
aux enfants d'ajouter en bout d'un mot le « s », le « x » ou le « nt » nécessaires.

C'est là que réside la vraie cause du dérapage. On a oublié les valeurs essentielles de l'apprentissage : l'exercice de la mémoire, la valeur de la répétition et la copie. En effet en ne prenant que l'orthographe comme exemple, une bonne orthographe dépend de plusieurs facteurs, le travail des sens : la vue donc la lecture car l'enfant photographie le mot, l'ouïe car la bonne prononciation du maître installe le mot dans l'oreille et le toucher car la copie du mot est mémorisée par la main.

Il reste des enseignants se sentant aujourd'hui bien seuls, seuls vis-à-vis des enfants qui ont toujours, je pense, soif de connaissances. Seuls, dans une société qui a oublié que les petits cerveaux ne demandent qu'à se développer mais cela coûte cher. Seuls, souvent dans des écoles gigantesques et inhumaines qui ne sont pas conçues pour leur développement de l'enfant dans la connaissance de son milieu. Seuls, parce que les parents aux prises avec les difficultés de la vie n'ont plus la même relation de confiance avec les enseignants. Seuls, parce que les enseignants se sentent souvent incompris et ignorés par un pouvoir politique tout à fait inefficace. Ce n'est pas la dernière « mesurette » prise par ce pouvoir – je pense à la suppression des devoirs qui résoudra

le problème de l'école. Ce n'est pas non plus la dispersion des responsabilités entre trois ministres différents au nom du sacro-saint équilibre politique qui résoudra le problème. Ce n'est pas non plus la suppression des sanctions que représentaient les tests ou examens qui fera comprendre aux jeunes et aux parents qu'ils ont fait le mauvais choix en favorisant à tout prix l'enseignement général au détriment du technique ou du professionnel devenu, lui, un ghetto. Quand le moment du test viendra, il sera alors trop tard.

La marque de l'échec est là. Certain responsables politiques en sont toutefois conscients. Je mettrai en exemple le ministre socialiste français Jack Lang qui avait pris des mesures pour reprendre le problème à la base : la revalorisation de l'enseignement primaire et le retour aux valeurs traditionnelles de l'enseignement favorisant, la lecture, l'orthographe ou le calcul.



CLASSIQUES HACHETTE

#### **Robert Tangre**

Instituteur à Courcelles Trieu des Agneaux puis Sart-lez-Moulin de 1962 à 1988. Déserteur de l'enseignement car meurtri par les atteintes à ce droit fondamental des enfants

PS: Tout ce que j'écris aujourd'hui, je l'ai dénoncé tant comme délégué syndical que lors de conférences pédagogiques où j'ai qualifié les inspecteurs de porte-parole de choix pédagogiques auxquels ils ne croyaient même pas.